

LE PAPE INNOCENT

Version de Basse-Bretagne (légèrement écourtée)

Un seigneur bien riche et sa dame n'avaient pas d'enfants, ce qui leur faisait beaucoup de peine. Ils firent cependant tant de prières que le bon Dieu eut pitié d'eux et leur accorda un fils beau comme le jour. Au baptême, on l'appela Innocent. Ses parents l'élevèrent avec beaucoup de soin, et, quand il eut douze ans, ils le mirent en pension au collège de la ville voisine. Lorsqu'il eut fini son année d'école, il vint en vacances et ses parents lui demandèrent ce qu'il avait appris.

— J'ai appris, leur répondit-il, le langage des grenouilles.

— Le langage des grenouilles ! dit le père. C'est bien la peine de vous envoyer au collège apprendre de telles bagatelles ! Vous n'irez plus à l'école, vous resterez à la maison.

Mais Innocent était si aimé de ses parents et il fit tant et si bien qu'on lui permit encore de retourner à l'école.

A la fin de la seconde année, on lui demanda de nouveau ce qu'il avait appris.

— Cette année, répondit Innocent, j'ai appris le langage des chiens.

— Le langage des chiens ! s'écrièrent à la fois le seigneur et sa dame. Mais c'est de la folie, dit le père en colère, que de perdre son argent et son temps à apprendre de semblables niaiseries !

Il fut bien résolu, cette fois là, qu'Innocent ne retournerait plus à l'école. Celui-ci laissa l'orage passer, se montra plus respectueux que jamais à l'égard de son père et de sa mère, demanda et finit par obtenir d'aller encore une année à l'école.

A son retour à la maison, à la fin de la troisième année, on lui adressa encore la même question.

— Cette année, dit Innocent, j'ai appris le langage des oiseaux.

A ces mots, le seigneur et sa dame ne se possédèrent plus de colère et firent mettre leur fils en prison dans une chambre du château.

Un jour qu'ils étaient venus le voir dans sa prison, il leur dit qu'il deviendrait pape et qu'ils viendraient tous les deux le servir à table. C'était trop pour leur orgueil. Ils appelèrent deux domestiques, leur ordonnèrent de prendre leur fils la nuit suivante, de le conduire à la forêt voisine, de l'y tuer, et de leur apporter son coeur dans une assiette. Les deux domestiques qui connaissaient la sainteté d'Innocent, trouvaient de pareils ordres bien pénibles à exécuter. Ils prennent néanmoins Innocent, le mènent à la forêt où ils trouvent un sabotier dans sa hutte.

— Vous allez, leur dit-il, tuer mon chien et apporter son coeur à vos maîtres, à la place de celui de leur fils, et moi, je vais profiter du reste de la nuit pour cacher le jeune homme.

Le bon sabotier voyagea avec Innocent le reste de la nuit et une grande partie du jour suivant. Lorsqu'ils eurent traversé la forêt, qui était bien grande, ils trouvèrent une ferme où l'on prit Innocent pour garder les porcs.

Sur ces entrefaites, arriva la nouvelle de la mort du pape. Alors c'était le bon Dieu lui-même qui, par un miracle, faisait connaître le pape qu'il avait choisi. Il fut publié partout que ceux qui avaient des prétentions devaient se rendre à Rome le plus tôt possible. On vit bientôt toutes les routes couvertes d'hommes se rendant à pied à Rome, dans l'espoir secret d'être élus. Innocent quitta ses porcs et se mit aussi en chemin. Il rejoignit bientôt deux moines, un vieux et un jeune, et leur demanda de voyager en leur compagnie. Le vieux moine lui fit bon accueil et consentit volontiers à l'avoir pour compagnon de voyage ; mais le jeune, qui voyait Innocent mal habillé, mal peigné, n'en voulait à aucun prix. Aussi à ce propos bouda-t-il longtemps, parlant avec humeur, ou marchant seul devant ou derrière les deux autres.

Nos trois voyageurs arrivèrent un jour à un étang où il y avait un grand nombre de grenouilles coassant d'une manière admirable autour d'une d'entre elles, qu'ils s'arrêtèrent pour les écouter.

— Vous ne savez pas ce que disent ces grenouilles dans leur chant, dit Innocent.

— Non, répartit le vieux moine.

— Hé bien ! Elles disent ceci : « Il y a sept ans, la demoiselle de ce château que vous voyez au milieu de ces arbres devait faire sa première communion. Elle reçut la sainte hostie comme les autres, mais la déposa dans son mouchoir à l'insu de tout le monde. Le lendemain matin, elle est venue laver son mouchoir à cet étang et a jeté la sainte hostie à l'eau. Cette grenouille que vous voyez au milieu des autres la prit et la conserve sur sa langue depuis ce

jour. Voilà pourquoi ces grenouilles, rangées en cercle chantent si bien la Gloire de leur Créateur, et voilà pourquoi aussi cette demoiselle est malade ».

En entendant ceci, le jeune moine partit d'un éclat de rire ; mais le vieux moine était sérieux et voulut vérifier les affirmations d'Innocent.

En ce temps-là, les moines étaient bien reçus dans les châteaux. Aussi, dès que le père de la malade eut vu nos voyageurs, leur offrit-il l'hospitalité pour la nuit.

Pendant le souper, le vieux moine, qui avait beaucoup d'esprit, fit parler les châtelains et finit par savoir d'eux que leur fille était vraiment malade depuis sept ans. Alors le vieux moine dit qu'Innocent savait pourquoi cette enfant était malade et ce qu'il y avait à faire pour la guérir.

Le lendemain matin, le vieux moine confessa la demoiselle, prit un surplis et une étole dans la chapelle du château, puis, avec les châtelains, leurs domestiques et leurs fermiers organisa une procession qui se dirigea vers l'étang. Rendus là, le vieux moine posa une petite planche sur l'herbe, au bord de l'étang, et étendit un linge bien blanc sur cette petite planche. Le coassement des grenouilles devint alors plus harmonieux. Le moine prit son livre et commença à dire des oraisons en latin. Aussitôt la grenouille qui avait l'hostie se dirigea vers le linge et l'y déposa respectueusement. Le chant de ses compagnes cessa aussitôt : elles semblaient regretter le bon Dieu. Le moine prit le linge qu'il replia sur la sainte hostie, puis revint avec la procession et fit commuer la malade qui guérit sur le champ. La joie devint bien grande au château. On offrit une grosse somme d'argent à Innocent d'abord et au vieux moine ensuite, qui tous les deux la refusèrent. Le jeune moine, lui, l'accepta à l'insu de ses compagnons, et l'empocha.

On se remit en route.

Après quelques jours de voyage, on arriva encore à un château. Comme on y entra on remarqua que tous les chiens aboyaient et hurlaient d'une manière étrange.

— Vous ne savez pas, dit Innocent à ses deux compagnons, pourquoi ces chiens aboient et hurlent de cette manière ? Hé bien ! c'est que cette nuit même l'ennemi va venir prendre ce château, tuer ceux qui l'habitent et le piller.

Selon son ordinaire, le jeune moine se mit à rire et à ridiculiser Innocent ; mais le vieux moine, ne doutant plus de la véracité de ses paroles, avertit bien vite le maître du château du

malheur dont il était menacé. Celui-ci prit ses précautions, fit faire bonne garde partout. Quand l'ennemi se présenta, il fut bien mal reçu.

Le lendemain, le seigneur heureux d'avoir échappé à un si grand malheur offrit beaucoup d'argent. Innocent et le vieux moine refusèrent, mais le jeune moine accepta encore en cachette.

Avant d'arriver à Rome, il fallut traverser un grand bois. Dès que nos voyageurs y entrèrent, un grand nombre de petits oiseaux les accompagnèrent en voltigeant d'arbre en arbre et en chantant admirablement.

— Vous ne savez sans doute pas, dit Innocent, ce que disent ces oiseaux dans leur chant ? Écoutez, je vais vous le faire savoir. Ils disent que le pape est ici, que le pape sera un de nous trois.

— Hé bien ! dit le jeune moine, si c'est moi qui deviens Pape, d'Innocent je ferai mon garçon d'écurie et du vieux Père je ferai mon premier cardinal.

— Si c'est moi qui deviens pape, répondit Innocent, je ferai aussi de vous, mon Père, mon garçon d'écurie, et du vénérable Père, mon premier cardinal.

— Quant à moi, dit le vieillard, je ferai d'Innocent mon premier cardinal, mais je ne sais vraiment pas quelle place je pourrai vous donner à vous, mon frère.

Avant de quitter le bois, Innocent coupa une baguette de coudrier dont il enleva l'écorce avec son couteau.

Arrivés à Rome, nos voyageurs y trouvèrent beaucoup d'hommes de tous les pays du monde et habillés de toutes les manières. C'était bien riche !

Il fallait faire une procession par jour pendant trois jours. A chaque procession, le bon Dieu devait allumer le cierge de celui qu'il avait choisi pour pape.

Le premier jour, tous ceux qui avaient la prétention de devenir pape se mirent en rang, portant un cierge plus ou moins riche. Innocent, qui n'avait pas d'argent, prit sa baguette blanche en guise de cierge. Ses voisins s'en moquèrent et disaient de lui. « Quel innocent ! ». Mais voilà que tout à coup le feu prend à sa baguette ! Il souffle dessus et l'éteint plusieurs fois, mais le feu reprend toujours. Ce fut de même le second et le troisième jour. Il devint le pape Innocent.

Il fit du vieux moine son premier cardinal, et le jeune moine, qui ne s'en moquait plus, fut bien aise de devenir son sacristain.

Mais qu'étaient devenus pendant ce temps-là le père et la mère d'Innocent ?

Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur cruauté à l'égard de leur fils. Ils allèrent se confesser, d'abord à leur recteur, ensuite à plusieurs missionnaires, même à leur évêque ; mais personne ne voulut les absoudre. Ayant appris qu'il y avait un nouveau pape, ils résolurent d'aller le trouver ; peut-être qu'il aurait pitié d'eux et leur remettrait leur péché.

Un jour que le pape était à dîner, on vint lui dire qu'un homme et une femme venaient d'arriver à la cuisine et demandaient à lui parler.

— Je sais bien qui ils sont, dit le pape, faites-les venir. Quand ils furent entrés, le pape, qui venait de finir son dîner, dit à l'homme :

— Voudriez-vous prendre ce pot et ce plat et me verser de l'eau sur les mains pour les laver ? Et vous, Madame, voudriez-vous m'avancer la serviette qui se trouve sur la même table pour m'essuyer les mains ?

Les deux étrangers s'empressèrent de faire ce que le pape leur avait demandé.

Celui-ci s'étant levé de table et ayant terminé ses grâces embrassa les deux étrangers en disant :

— Je suis Innocent, votre fils, me voilà pape, et vous venez de me servir comme je vous l'avais dit !

Grande fut la joie de la mère et du père de retrouver leur fils devenu pape, et grande fut aussi la joie du fils de retrouver ses parents.

Tous trois vécurent longtemps heureux ensemble et moururent saintement.

Contée par François Guyot, journalier à Camors (Morb.), février 1890.

Revue morbihannaise, 1 (1891), 246-252 (LAVENOT, Pays de Vannes).